

Le député toujours a beaucoup de parents.
Chacun d'eux veut caser sa chère géniture ;
Il faut bien satisfaire aux lois de la nature.
Puis viennent les amis et les collatéraux.
Un élu du pays en nos temps libéraux,
Des dignités aux siens ouvrant la perspective,
Est comme un remarqueur, une locomotive
A laquelle on s'accroche, et c'est ainsi qu'on voit
Tout bon représentant traîner un long convoi
Ou d'employés en titre, ou de surnuméraires
Fils, petits-fils, neveux, gendres, cousins, beaux-frères,
Le condisciple même, à leur suite attaché,
Arrive assez souvent par-dessus le marché.

Des hommes de jailet le respectable groupe
Montre ce qu'on peut faire avec le vent en poupe,
Et ce fut un tableau curieux, de les voir
S'élançant pêle-mêle à l'assaut du pouvoir.
En montant à ce mât, chacun a pour maximo
De ne s'arrêter point qu'il n'ait atteint la cime,
Cime où l'on aperçoit les ministres perchés.
Or, que ces postes-là soient de tous recherchés,
C'est chose qui me passe, je le conçois à peine.
Qu'il se trouve des gens pour en subir la gêne.
Il y faut avaler tant d'insolents pamphlets,
Tant d'outrages sanglants et tant de camouflets !
Joint qu'on n'est jamais sûr, quelque bien que l'on lutte,
De ne point régir ses rivaux de sa chute.
Qu'est-ce qu'un ministère ? un caravansérail,
Une auberge où jamais on ne fit un long bail.
C'est à qui tâchera que l'occupant en sorte,
A qui de ce logis enfoncera la porte :
Oh ! combien les huissiers, le suisse de l'hôtel,
Ont déjà vu passer d'idoles sur l'autel !
Des affaires porter le poids comme un atlante,
Et trembler que demain quelqu'un ne vous supplante ;
Sur un trône branlant pour un moment s'asseoir,
S'installer le matin et déguerpir le soir,
Est-ce donc un métier vraiment digne d'envie ?
Moi, je ne connais point de plus atroce vie ;
Je la mets au niveau des pires châtimens,
Et voté pour ma part de grands remerciemens
A qui daigne accepter le rôle abominable
De gouverner encore un peuple ingouvernable.
Pour peu que sur ce point on partageât mon goût,
Nous ne serions souvent plus gouvernés du tout !
L'autorité, dit-on, fante l'orgueil de l'homme ;
Mais cette autorité n'existe plus, en somme.
Un ministre, chez nous, est un galérien,
Un malheureux auquel on ne pardonne rien,
Qui porte le pouvoir comme une lourde cangue,
Que chacun à son gré parse au fil de la langue,
Et qui, fût-il parfait, n'a que des détracteurs,
Et trouve à chaque mot mille contradicteurs.
Du navire public ces illustres pilotes
Sont nos souffre-douleurs, nos nègres, nos îlots.
Ceux mêmes qu'on aimait et qu'on portait au ciel,
Une fois au timon, ne vivent que de fiel.
Leur fortune les perd, et toujours quelque crise
Survient, qui sans retour les dépopularise,
Que d'hommes accueillis d'abord et célébrés
Ont à coups de lanterne été, depuis, zébrés !
Harcelés par la haine et par la calomnie,
Trouvant à leur chevet la fièvre et l'insomnie,
Ils ne peuvent jamais se défendre l'esprit,
Et le mal qu'on leur veut les ronge et les aigrit.
Une opposition jalouse et tracassière
Cherche à les prendre en faute et les tient en brassière,
Et sans cesse on les voit nargués, poussés à bout,
Par des paroleurs taquins, épiliguant sur tout,
La pitié me saisit quand un pauvre ministre,
Au front chauve, au teint blême, aux yeux cernés de bistre,
Comme au milieu des chiens un cerf tout haletant,
Soutient à la tribune un projet important.
Lutte de la parole, ardente et convulsive,
Où toujours le pouvoir est sur la défensive,
Où l'homme, réprimant son orgueil irrité,
S'épuise à bien jouer l'impassibilité !
C'est alors que le sang, sous l'angoisse trop forte,
A flots impétueux bouillonne dans l'aorte ;
C'est l'instant des sueurs, des palpitations,
L'anévrisme naître de ces émotions.
Ce n'est point un métier, ceci, qui rajeunisse :

Les ministres ont tous plus ou moins la jaunisse ;
Chaque instant fait tomber ou blanchir leurs cheveux,
Et, de bonne heure usés par ces spasmes nerveux,
Malades du larynx, ou du cœur, ou du foie,
De la consommation ils deviennent la proie.
Et qu'on songe en effet à la rage, au dépit
Qu'ils doivent éprouver, de se voir sans répit
Hués, contrecarrés. Ce n'est pas l'agitation
De traîner le lourd coche auquel on les attelle.
Bronchant à tout propos, la presse, pour leçon,
Leur donne autant de fois cent coups de caveçon.
C'est plaisir de frapper sur eux ; chacun les cingle
De son fouët, et leur fait des piqûres d'épingle,
Le moindre journaliste est comme leur tyran,
Jarrets tendus, front bas, chacun d'eux va tirant
De collier, de bricole, et s'essouille et se tue,
Et sous les nœuds sifflants par intervalles rus.
Dans un sentier pénible ils cahotent l'État ;
L'un butte tout à coup, plus loin l'autre s'abat.
Piaignons-les de remplir cette effroyable tâche,
De marcher, de suer, d'ahaner sans relâche ;
Et quand vient le repos, de recelch piaignons-les,
Car c'est leur désespoir d'arriver au relais.

AMÉDÉE POMMIER.

BULLETIN.

Mission de l'Orégon (suite et fin).—Errata et Rectification.—Examen de Pensionnat des Dames du Sacré-Cœur.—Nécrologie.—Nouvelles.

Perdu.—De l'Evêché au port de cette ville, un rouleau de papiers manuscrits contenant la Vie de M. de La Salle, et renfermée dans du papier bristol sur lequel est écrit de La Salle. Les personnes qui le trouveront sont priées de le rapporter à l'Evêché, et elles recevront une récompense.

—Dès que le printems de 1844 fut arrivé, M. Blanchet alla visiter le Conlitz. Malgré l'ouvrage qu'y avaient les deux missionnaires, il en refusa M. Demers pour le fixer à la Chûte, ou *Oregoncity*, où sa présence devenait de plus en plus nécessaire. Celui-ci s'y rendit donc aussitôt, et s'y logea dans une maison que la mission fut obligée d'y louer dix piastres par mois. A peine y fut-il rendu qu'il y eut, entre les Américains et les Sauvages, un combat qui coûta la vie à un des premiers et à deux des derniers. Il s'en suivit de vives et longues inquiétudes pour les citoyens d'*Oregoncity*. Mais enfin la paix fut rétablie. Cette petite ville, dont on veut faire la capitale de l'Orégon et qui doit son origine aux soins du Dr. McLaughlin qui y fit élever les premières bâtisses en 1842, comptait déjà plus de soixante maisons, lorsque M. Demers y arriva. Il est aisé de comprendre combien la présence d'un missionnaire devait être nécessaire dans ce poste important où se trouvait un ministre Méthodiste.

Quoique M. Blanchet ne manquât pas d'ouvrage dans sa mission de Vancouver, cependant il était souvent obligé de s'en absenter, soit pour s'assurer par lui-même des secours qui y étaient nécessaires et des progrès qu'y faisait la religion, soit pour les prémunir contre les dangers de la séduction ; et c'est pourquoi nous le voyons si souvent tantôt dans un poste, tantôt dans un autre.

Cependant il ne faut pas omettre de constater ici, en passant, que ce fut en 1844, qu'arriva la chute complète de cette propagande Méthodiste qui fut tant de fois la cause des courses des missionnaires et qui, surtout en 1840, parut prendre une existence si ferme et si assurée par les secours considérables qu'elle reçut en abondance. Par la grâce divine et les ferventes prières des pieux associés de la Propagation de la Foi et surtout de ceux du Canada, elle n'a fait que diminuer d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin on la vit mourir, de sa belle mort, à peu près un mois avant l'arrivée du P. de Smet. Les ministres, voyant sans doute leur peu de succès, semblèrent commencer par se dégoûter du pays. On les vit quitter successivement, les uns après les autres, le territoire avec leurs femmes et leurs enfans. Il faut convenir aussi qu'ils avaient grandement raison d'en agir ainsi. Car les Sauvages, qu'ils avaient d'abord gagnés, avaient presque tous fini par reconnaître la vérité et par les abandonner. Cette propagande avait été si peu heureuse, qu'elle avait fini encore par perdre son crédit même auprès des Américains. Les choses en étaient à ce point de décadence, lorsqu'en 1844, arriva dans l'Orégon un ministre de la susdite propagande, en qualité de visiteur. Après en avoir constaté l'état, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de lui donner son coup de grâce, et de la dissoudre. Ainsi, un mois avant l'arrivée du P. de Smet à Vancouver, cette grande et puissante mission, qui possédait celle-ci,